

Je vous confiais dimanche dernier à quel point il faut se méfier des mots, et parmi eux, surtout, des paroles savantes de la philosophie. Ce dimanche encore, les lectures proposées à notre méditation ne font que confirmer le bien-fondé d'une telle défiance. Notre foi, souligne avec force l'Apôtre Paul, doit reposer « non pas sur la sagesse des hommes mais sur la puissance de Dieu » ; et quant à l'évangile, c'est bien à la dimension *pratique*, agissante, de cette même foi qu'il nous renvoie. *Faire* plutôt que *dire*, incarner l'amour de Dieu avant que d'en parler savamment : tel est l'enjeu. Et certes, les mots... permettez que j'insiste : c'est à se demander, trop souvent, s'il n'ont pas été inventés par le diable pour confirmer les beaux parleurs dans leur vice, tant ils s'avèrent utiles à dissimuler, sous les dehors séduisants de la sagesse, soit le néant de leur pensée, soit, même, la nature pas toujours droite de leurs véritables intentions. Peut-être connaissez-vous le fameux diction : « *traduttore, traditore* » - traduire un texte dans une autre langue que sa langue originale, revient, immanquablement, à le trahir (sauf, peut-être, quand on s'appelle Gérard de Nerval et que l'on traduit le *Faust* de Goethe). Mais combien plus lorsque cela qu'il s'agit de « traduire » avec des mots n'est rien moins que le Mystère de notre Dieu, dont le langage se fait entendre dans les mouvements intérieurs de la grâce ! Ce mystère et ces mouvements sont, à vrai dire, intraduisibles. L'écrivain allemand Ernst Jünger, dans son livre intitulé « La guerre comme expérience intérieure », a cette phrase magnifique à propos de l'horreur indicible des tranchées : il est des réalités, écrit-il, qu'on ne saurait décrire avec des mots, parce qu'elles « n'entrent pas entre les quatre murs de l'intelligible » ; ces mots magnifiques, « magnifiques » pour cette raison même qu'ils dénoncent leur propre impuissance, s'appliquent aussi bien, et si l'on peut dire à l'autre extrême de l'éventail des réalités humaines, au « mystère de la foi ». L'Eglise et ses penseurs s'épuisent à traduire ce Mystère avec leurs mots, mais tout en sachant très bien qu'ils n'y parviendront jamais, et tout en sachant très bien, surtout, que ces mots ne sont rien s'ils ne s'enracinent dans une attitude concrète, pratique, d'adoration, et avec elle dans un zèle de chaque instant à faire le Bien. La connaissance de Dieu et les mots les plus savants ne sont rien (et ceux qui les emploient ne sont que « cymbales retentissantes ») sans la plus grande des trois vertus théologiques qu'est la vertu de charité. On ne fait de la théologie qu'à genoux, c'est-à-dire dans une attitude constante d'adoration, en effet, et les plus grands docteurs de l'Eglise furent toujours, d'abord et avant tout, des *saints* animés par une charité inventive et agissante. Ces grands docteurs doivent être en ce sens vénérés, infiniment plus encore que pour ce qu'ils écrivirent, pour ce qu'ils firent, pour leurs vertus héroïques et pour leurs actes : « voyant ce que vous *faites* de bien, [les hommes] rendront gloire à votre Père qui est aux cieux » !

Cela étant une nouvelle fois précisé, que dirons-nous (justement !) de plus ? Nous ferions certainement mieux de nous *taire*, si nous ne sommes pas d'abord capables de *faire*, sans doute. Pourtant l'Apôtre Paul lui-même s'est-il tu ? N'a-t-il rien écrit ? Qui ne pressentirait ici un merveilleux paradoxe, paradoxe que nous ne devrions jamais cesser de méditer comme tel, à savoir : les mots de la foi, s'ils s'accomplissent dans le silence de la contemplation tout en s'enracinant dans celui de la prière, ne sont cependant pas rien *pour cette raison même* ! N'est pas Saint Thomas d'Aquin qui veut, disais-je aussi dimanche dernier... certes : n'est pas Saint Thomas d'Aquin qui veut ! Car le silence dans lequel il se retrancha après que le Seigneur lui apparut, ce silence tout habité par la Présence de Dieu, ne fut jamais que la conséquence d'une grâce toute spéciale, que le Seigneur n'accorde qu'à très peu – que le Seigneur n'accorde qu'à ceux qui Le cherchent, et qui, Le cherchant, s'épuisent en effet à Le dire *quand même*, s'épuisent à s'approcher un peu du Mystère ultime, s'épuisent, tout compte fait, à essayer de *dire l'Indicible*. Double paradoxe, à vrai dire. D'abord en ce sens que le silence de Saint Thomas n'était pas *vide* mais *plénitude*, il n'était pas un déficit de mots, mais accomplissement du langage dans un émerveillement muet qui les contient tous ; paradoxe ensuite en ce sens que la puissante intelligence de Saint Thomas d'Aquin s'est

accomplie, a atteint son sommet, dans une sorte d'aveu (mais d'aveu en effet émerveillé) de sa propre impuissance. Là, donc, où les sagesse de ce monde se gargarisent d'elles-mêmes, se séduisent elles-mêmes, en cette sorte de narcissisme de la pensée échue en partage à tous les pédants prétentieux de la Création – la sagesse véritable, elle, qui est un don de l'Esprit Saint et se sait comme telle, n'est jamais autant puissante que lorsque, ayant épuisé toutes ses propres ressources, elle se reconnaît finalement impuissante. Là où les sagesse de ce monde se prétendent fortes de ne s'appuyer que sur leurs propres forces, la sagesse véritable n'est jamais aussi forte que lorsqu'elle en vient à se reconnaître humblement comme faible. Merveilleux paradoxe, donc, qui peut-être est le ressort le plus profond de ces autres mots, bien connus, de l'Apôtre : « Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. » Cependant ne nous y trompons pas (et il faut le souligner encore) : ces mots de Paul, qui sait par quel labeur, par quelle patience, par quel travail acharné et par quelle constance dans l'effort de la pensée et de la recherche, Paul s'est gagné le *droit* de les prononcer et de les écrire ! On comprendra donc, je pense, que ce serait pure et simple *imposture*, que de prétendre mépriser les mots (au nom des œuvres), en se revendiquant de Saint Paul ou de Saint Thomas : car une chose est de mépriser les mots parce qu'on ne sait de toutes façons pas en faire bon usage, et tout autre chose est de  *finalement s'en défaire à force d'usage* ! Après tout, à vues humaines, le silence du mystique et celui de l'idiot se ressemblent – sauf que le second n'est que vide là où le premier est plein de Dieu – le second est absence de lumière ou fermeture à la Lumière, là où le premier est pur *éblouissement* – le second concerne celui qui n'aura jamais rien d'intelligent à dire et beaucoup à réciter, là où le premier est silence de celui qui, ayant eu beaucoup à dire par la grâce de Dieu, étant allé aussi loin que son intelligence le permettait, laisse finalement à Dieu Lui-même le soin de dire le reste ( car seul Dieu peut bien parler de Dieu).

Mais il y a mieux encore. De l'idiot ou du mystique, seul bien sûr le second, qui dans le fond n'est jamais dupe de ses propres mots, mesure chaque jour davantage que, là où les mots sont insuffisants à traduire le mystère de Dieu, ce sont en quelque façon les actes, inspirés par Dieu, qui prennent le relai. Un geste tendre, une action charitable, en diront toujours plus sur Dieu que tous les volumes les plus épais de la littérature philosophique ou théologique la plus savante. Il est des circonstances où les gestes, lorsqu'ils sont inspirés par une prière ardente, une humilité profonde et non feinte, une véritable pureté d'intention,  *parlent* beaucoup plus et beaucoup mieux que les mots. Quiconque, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, a aimé d'un amour véritablement oblatif, sait bien qu'une main qui s'attarde sur un bras, ou un regard bienveillant sur une âme blessée, est riche d'un sens qu'aucuns mots de ce monde ne sauraient en effet traduire. Ces actes de charité, accomplis dans le silence et la pudeur sans phrases, rayonnent d'une Lumière qui n'est pas de ce monde. C'est sans doute une telle charité qui fit écrire à Albert Camus, dans ses « Carnets », ces mots, justement, mais ô combien magnifiques : « Quand on a vu une seule fois le resplendissement du bonheur sur le visage d'un être qu'on aime, on sait qu'il ne peut y avoir d'autre vocation pour un homme que de susciter cette lumière sur les visages qui l'entourent. »

Certes : ce « savoir »-là, à vrai dire inconnu du vulgaire ou de l'intellectuel desséché, vaut tous les bouquins de théologie.

**Père Antoine Altieri**